COMPTE RENDU DES SÉANCES
DU GROUPE STRASBOURGEOIS

I.

SÉANCE DU SAMEDI 16 MAI 1987

C'est dans la capitale de l'Alsace que le Groupe strasbourgeois de la Société des Études latines a invité, le samedi 16 mai 1987, les latinistes de l'Université de Fribourg-en-Brisgau.

Voici le thème retenu pour cette journée de travail commune aux groupes français et allemand — auxquels s'étaient joints les hellénistes des deux Universités : *Catulle*, Carmen 51 *et Sapho, fragm. 2 D.*

La délégation allemande, forte de quelque vingt membres, était conduite par M. LEFÈVRE, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau.

Les participants français, au nombre de vingt-trois, étaient accompagnés par Mlle DANGEL, professeur à l'Université de Strasbourg II et directeur de l'Institut de Latin.

Étaient excusés : MM. GIRARD et WILL.

Après l'allocution de bienvenue prononcée par Mlle DANGEL, les intervenants français abordent l'étude du poème susmentionné de Catulle.

Si l'interprétation du poème de Sapho a donné matière à une abondance littérature, Catulle l'a interprété comme une poésie d'amour et de souffrance, mieux encore comme le chant de sa propre passion. Aussi moins que d'une traduction qui consisterait à transcrire dans sa propre langue des mots que nul, pas même lui, ne pouvait mieux dire, s'agit-il d'un véritable chant cathartique, par le biais duquel Catulle va oser exprimer ce que les habitudes romaines et sa propre pudeur l'obligeaient à taire.

Parallèlement, l'hellénisme de Catulle, une fine connaissance de lettré, l'art d'un poète qui n'est plus à démontrer prouvent que l'homme de lettres est au moins aussi déterminant dans ce *carmen* que le lyrisme romantique. Aussi ce poème peut-il également être considéré comme une compétition littéraire où le traducteur tente de rivaliser avec son modèle. L'artiste talentueux se servirait ainsi de la sensibilité de l'homme pour affirmer ses dons de création. En effet si Catulle sait rendre avec fidélité le modèle, il s'en éloigne en changeant la portée du contexte, si bien qu'il aboutit à une œuvre aux accents plus souvent originaux que serviles. *Contaminatio* et *interpretatio*, continuité et rupture ressortent nettement d'une comparaison systématique des deux poèmes.

L'étude des ruptures, de plus en plus importantes jusqu'à la fin de la 3e strophe, ainsi que la confrontation du sens général des deux poèmes montrent que Catulle se libérant peu à peu de son modèle peut aisément en arriver non seulement à l'inspiration personnelle, mais à la douloureuse révolte de la 4e strophe, qui de ce fait est bien à intégrer au *carmen 51*. En effet de l'analyse physiologique des effets de l'amour caractéristique de Sapho, Catulle passe petit à petit à l'introspection et à l'examen de conscience. On le constate dès les trois premiers vers où les modifications ne s'expliquent pas uniquement par l'habitude latine d'une traduction libre. Le rapide effacement de la tierce personne au profit de l'image d'un duo, un contexte, romain (*si fas est*), une construction périodique des six premiers vers, mise en valeur par les données du rythme de la métrique et de la syntaxe, voire

par les enjambements, transforment l'observation lucide et l'analyse clinique de Sapho en un inexorable mouvement de dépersonnalisation. Semblable à Hercule aux pieds d'Omphale, le poète mène la vie dégradante d'un esclave. La plainte contenue dans *misero... mihi*, l'enfoncement par degrés dans les profondeurs de la nuit sont une manière de dénoncer l'irrémédiable progression de la passion destructrice, conduisant Catulle dans la dernière strophe à se fustiger avec la plus grande véhémence rhétorique et au nom des valeurs romaines les plus essentielles.

A leur tour les étudiants de Fribourg-en-Brisgau entament leur thème d'étude.

Le poème de Sapho 2 D a exercé une influence considérable sur le *carmen* 51 de Catulle. Une étude comparée des deux textes permet de montrer que le second ne se réduit pas à une simple traduction/transposition du premier (comme l'a pensé WILAMOWITZ), mais qu'il s'agit d'une œuvre originale, de conception et de facture typiquement romaines — en dépit de sa fidélité au modèle grec.

La première strophe esquisse le portrait d'un homme que Catulle assimile à un dieu, qui lui paraît même surpasser les dieux et qui — assis en face de Lesbie — concentre toute son attention sur la jeune femme. Corrélativement les vers 3 à 5 soulignent le tragique de la situation dans laquelle se trouve Catulle : le poète se dit malheureux et décontenancé.

Les vers qui suivent se limitent à l'expression de quelques rares sentiments de Catulle — artistement traités et qui ressortissent au trouble intérieur du poète.

Le démonstratif *ille* renvoie-t-il à un rival authentique de Catulle ou à un être purement fictif? Quoi qu'il en soit, le poète oppose fortement son malheur personnel au bonheur supposé du personnage désigné par *ille*.

La quatrième strophe — véritable monologue intérieur où le poète disserte sur les effets pervers de l'*otium* — semble s'inscrire en rupture complète avec le contenu des premières strophes. A cet égard une approche différenciée du concept d'*otium* dans ce passage permet de saisir la cohérence interne du poème : pour Catulle l'inaction (d'un point de vue politique aussi bien que poétique) représente un fardeau insupportable. Car le poète — en proie au mal d'amour — éprouve lui-même au plus haut degré ce sentiment amer d'impuissance créatrice.

Finalement la signification d'ensemble de la pièce s'en trouve modifiée. A l'interprétation traditionnelle qui voit dans le *carmen 51* le premier hymne fervent à Lesbie, on préférera l'idée selon laquelle il s'agit d'un poème sur la jalousie où Catulle s'attache non seulement à exprimer son amour malheureux pour Lesbie, mais aussi à décrire en contrepoint le bonheur radieux de celui qu'a élu dans son cœur la *diuina puella*.

A l'issue de leurs travaux, les philologues français et allemands furent conviés à un vin d'honneur — offert par Monsieur le Sénateur-Maire de Strasbourg. Au cours de cette cérémonie, les Doyens des « philosophischen Fakultäten » de l'Albert-Ludwigs Universität de Freiburg-in-Breisgau remirent à Monsieur Robert SCHILLING, professeur émérite à l'École des Hautes Études (Paris) et à l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg, les insignes de docteur *honoris causa* de leur Université.

Lors des remerciements qu'il adressa au Doyen de la Faculté des Lettres de Fribourg, M. le professeur B. GREINER, M. SCHILLING se plut à retracer les grandes étapes de la genèse du *Colloquium Rhenanum* — depuis les contacts exploratoires pris à son initiative, dès 1958, avec le professeur K. BUECHNER, jusqu'à la première rencontre qui eut lieu à Fribourg en 1961.

L'après-midi fut consacré à une visite guidée par M. Pierre SCHNEIDER — professeur agrégé — du Musée Gallo-Romain de Strasbourg (Palais des Rohan).